

Toute étonnée de son sort  
Et résignée dans son feuillage.  
Pour moi que trois siècles séparent  
Des lieux que chérissent mes pères,  
Bosquets d'épices, cannelliers,  
L'Afrique, qu'est-ce donc pour moi ?

► Comment cette strophe répond-elle aux questions que  
l'encadrent ?

## 1.2. Un événement littéraire : *Batouala*, roman de René Maran (1921)

Tandis que le mouvement de la négro-renaissance poursuit sa tâche à Harlem, René Maran, en Europe, vient semer le scandale dans les milieux littéraires traditionnels. Noir né à la Martinique, il est élevé en France. Il entre dans l'administration, ce qui l'amène en Afrique Équatoriale. Son poste lui offre un véritable observatoire et il publie son premier roman, *Batouala*, en 1921, roman qui lui vaut le prix Goncourt. Alors que l'éloge de la colonisation semble être à cette époque de l'ordre de l'évidence, René Maran apporte un point de vue nouveau, celui du Noir colonisé sur l'homme blanc, sur ses comportements, ses manies, et ses tares. Il s'agit d'un changement total de perspective : les Noirs regardent les Blancs et les jugent ; le sous-titre du roman est : « Véritable roman nègre ».

Cependant René Maran ne veut pas faire un procès vengeur. Dans sa préface, il précise : « Mon livre n'est pas de polémique. », et montre qu'il compte sur l'intelligence des intellectuels pour faire la part des choses et donner raison au bon sens universel. À deux reprises il s'adresse fraternellement aux écrivains français :

Honneur du pays qui m'a tout donné, mes frères de France, écrivains de tous les partis ; vous qui, souvent, disputez d'un rien, et vous déchirez à plaisir, et vous réconciliez tout à coup, chaque fois qu'il s'agit de combattre pour une idée juste et noble, je vous appelle au secours, car j'ai foi en votre générosité. [...]

Mes frères en esprit, écrivains de France, cela n'est que trop vrai. C'est pourquoi, d'ores et déjà, il vous appartient de signifier que vous ne voulez plus, sous aucun prétexte, que vos compatriotes, établis là-bas, déconsidèrent la nation dont vous êtes les mainteneurs.

L'action se déroule dans un village de l'Oubangui-Chari, l'une des quatre colonies de l'Afrique Équatoriale Française, où Batouala est chef de tribu. Il est polygame. Yassigui'ndja, sa huitième femme, est sa favorite. Elle est convoitée par Bissibi'ngui, qui lui donne rendez-vous dans la brousse. Après quelques hésitations, Yassigui'ndja décide de répondre à l'invitation, mais alors qu'elle approche du lieu indiqué, elle est attaquée par une panthère. Surgissent Batouala et Bissibi'ngui, avec leurs armes de chasseurs, et ils éloignent le félin. Mais Batouala est alerté : que faisait donc Yassigui'ndja aux abords de la case de Bissibi'ngui ? Sa jalousie s'éveille totalement un jour de fête où, cédant à l'excitation générale, Yassigui'ndja et Bissibi'ngui perdent toute prudence. À cette même fête, le père de Batouala trouve la mort, et les longs rituels des funérailles retardent la vengeance de Batouala. Le moment venu, il essaie d'attirer Bissibi'ngui dans un guet-apens, où les deux rivaux s'en tiendront à une joute verbale, se menaçant à coups de contes allusifs. Comme la période de chasse bat son plein, tous deux se retrouvent côte à côte sur les traces du gibier. Batouala en profite pour essayer de l'atteindre avec sa sagaie, mais une panthère, voyant fondre sur elle le projectile, donne un coup de patte à Batouala et lui ouvre le ventre. Il meurt après plusieurs jours d'agonie, veillé par Yassigui'nda et Bissibi'ngui qui se donnent l'un à l'autre avant même qu'il ait rendu son dernier souffle.

Ce récit se rattache donc au grand thème universel de la jalousie. Mais il sert avant tout de prétexte à montrer la vie des Noirs dans leurs villages, leur perception des Blancs, et leur désir de conserver leurs traditions ancestrales. Le rythme même de la narration est un défi à nos normes et constitue l'affirmation d'une autre culture. Le premier chapitre, long d'une douzaine de pages, est entièrement consacré au réveil du village, dans lequel le réveil de Batouala n'est pas plus important que celui de son chien Djouma ou que celui des cabris. La vie se déroule sans mises en relief, les canards font tapage, le soleil dissipe les dernières brumes de la nuit, le vent secoue les cimes des fromagers, Batouala s'étire et se gratte. Il n'y a aucune hâte, chez le narrateur à entrer dans l'activité du jour, et aucune non plus chez le narrateur à entrer dans l'action. L'idée qu'il perd son temps n'effleure pas Batouala ; le temps, il passe, et il ne se passe rien, sinon le souffle ordinaire des menues choses courantes : le remue-ménage de la basse-cour, le bruissement des tiges de bambous ; et Batouala s'accroupit devant le feu et chante avant de rejoindre Yassigui'nda encore endormie...

Si la rivalité entre Batouala et Bissibi'ngui conduit l'action, celle-ci est loin d'être menée selon nos traditions romanesques. Elle ne constitue pas le premier plan d'un récit dont la toile de fond serait la vie du village, c'est la vie du village qui constitue le premier plan, dans lequel les événements, même lourds de conséquences, apparaissent comme le lot ordinaire du quotidien. L'envie qu'a Batouala de punir et d'éliminer son rival ne le conduit aucunement à élaborer un plan pour forcer les événements. Le personnage se contente de saisir les opportunités. Par exemple, à la mort de son père, il encourage les sorciers à désigner Yassigui'ndja comme responsable des faits. Le dénouement procède du même point de vue et, de ce fait, n'apporte ni satisfaction ni insatisfaction réelles, car il n'y a pas de héros, pas de vrai vainqueur.

Batouala perd la bataille et meurt, mais n'ayant rien fait pour s'assurer une victoire, il ne s'agit pas d'un échec. Ce sont les petites tesses et les contingences qui font les choses : une tentative de meurtre facile qui espère passer pour un accident de chasse, un geste maladroit qui atteint un autre but, une blessure qui s'envenime ; l'un meurt, les deux autres continuent de vivre, avec leur désir et sans mauvaise conscience puisque eux non plus ne sont pas acteurs dans cet accident. Le récit, en fait, est un moment de la vie qui passe sous nos yeux ; et donc, après la mort de Batouala, le propos continue. Une deuxième partie en deux chapitres, « Youmba la mangouste », montre la vie cruelle de la brousse où les animaux s'entretuent, et où d'autres hommes continuent à régler leurs problèmes.

- Le vrai rythme du récit, c'est celui du calendrier collectif.

Du chapitre 2 au chapitre 6, les esprits sont occupés par la fête des « Ga'nzas » : au chapitre 2, les tam-tam battent l'appel, lancent les invitations ; au chapitre 4, lorsqu'une tornade noie la brousse, on rappelle que l'on se trouve « trois jours avant la fête des "Ga'nzas" » ; le grand jour des excisions\* et des circoncisions\*, avec ses danses et ses musiques rituelles dans la liesse générale, fait l'objet du chapitre 6 ; dans les interstices laissés par l'évocation de cette fête se glissent les tribulations et les commentaires des personnages : Batouala surprenant Yassigui'ndja sur le chemin du rendez-vous puis leurs ébats le jour des réjouissances, les anciens commentant la conduite des Blancs.

Au chapitre 7, ce sont les longues funérailles du père de Batouala qui viennent fédérer les préoccupations du village. Un long moment s'écoule entre les premiers rituels et l'enfouissement du mort : pendant huit jours, les pleureuses vocifèrent près du corps « amarré à un arbre » ; puis, l'exposition terminée, chacun étant bien assuré de la mort du vieillard, on le délie et on le porte, sur sa natte personnelle, jusqu'aux deux trous qui ont été creusés

Batouala perd la bataille et meurt, mais n'ayant rien fait pour s'assurer une victoire, il ne s'agit pas d'un échec. Ce sont les petites tesses et les contingences qui font les choses : une tentative de meurtre facile qui espère passer pour un accident de chasse, un geste maladroit qui atteint un autre but, une blessure qui s'envenime ; l'un meurt, les deux autres continuent de vivre, avec leur désir et sans mauvaise conscience puisque eux non plus ne sont pas acteurs dans cet accident. Le récit, en fait, est un moment de la vie qui passe sous nos yeux ; et donc, après la mort de Batouala, le propos continue. Une deuxième partie en deux chapitres, « Youmba la mangouste », montre la vie cruelle de la brousse où les animaux s'entretuent, et où d'autres hommes continuent à régler leurs problèmes.

- Le vrai rythme du récit, c'est celui du calendrier collectif.

Du chapitre 2 au chapitre 6, les esprits sont occupés par la fête des « Ga'nzas » : au chapitre 2, les tam-tam battent l'appel, lancent les invitations ; au chapitre 4, lorsqu'une tornade noie la brousse, on rappelle que l'on se trouve « trois jours avant la fête des "Ga'nzas" » ; le grand jour des excisions\* et des circoncisions\*, avec ses danses et ses musiques rituelles dans la liesse générale, fait l'objet du chapitre 6 ; dans les interstices laissés par l'évocation de cette fête se glissent les tribulations et les commentaires des personnages : Batouala surprenant Yassigui'ndja sur le chemin du rendez-vous puis leurs ébats le jour des réjouissances, les anciens commentant la conduite des Blancs.

Au chapitre 7, ce sont les longues funérailles du père de Batouala qui viennent fédérer les préoccupations du village. Un long moment s'écoule entre les premiers rituels et l'enfouissement du mort : pendant huit jours, les pleureuses vocifèrent près du corps « amarré à un arbre » ; puis, l'exposition terminée, chacun étant bien assuré de la mort du vieillard, on le délie et on le porte, sur sa natte personnelle, jusqu'aux deux trous qui ont été creusés